

Dans « Rococo Notes », l'artiste touche-à-tout Fabio Viscogliosi écrit et dessine, passant habilement de sujet en sujet, dans un fascinant pêle-mêle D'une feuille volante à l'autre

PIERRE-ÉDOUARD PEILLON

La question du sujet hante les livres de Fabio Viscogliosi. A quel saint sujet se vouer, quand on aime flâner dans l'écriture comme d'autres aiment battre la campagne ? Dès son premier livre, l'écrivain vagabondait et annonçait, dans le titre, un certain refus de choisir : *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit* (Stock, 2010). Pas de destination, mais un espace à « traverser ». Également conçue comme une mosaïque de textes brefs, sa troisième publication, *Apologie du slow* (Stock, 2014), maintenait cette passion pour l'errance, le nez vers le ciel, la tête dans les nuages, quelques livres dans les poches. Entre les deux, il y avait bien un sujet, mais il était si énorme qu'il prenait le nom du plus haut sommet des Alpes : *Mont Blanc* (Stock, 2011). Fabio Viscogliosi y revenait pour affronter la mort de ses parents dans l'incendie du tunnel sous cette montagne, qui fit 39 victimes le 24 mars 1999. Lorsque l'écrivain tient un sujet, c'est celui d'une absence. Alors, il continuait à butiner : il notait les lieux où sont enterrés les écrivains qu'il affectionne, s'imaginait voyageant avec Jorge Luis Borges...

Rococo Notes, avec ses quatre « o » faisant office de roues, prolonge cette forme de littérature tout terrain. Des textes n'excédant pas la longueur d'une page (hormis deux exceptions), des dessins pour les escorter, et



Dessins extraits de « Rococo Notes », FABIO VISCGLIOSI/ACTES SUD

fouette, cocher ! L'écrivain dérive de sujet en sujet. Il arpente des bribes de théorie littéraire, de menus souvenirs, des pensées comme jetées sur un coin de table, des préférences qui l'accompagnent depuis plus ou moins longtemps... Les feuilles volantes qui donnent son titre à l'une de ces pages – et sur lesquelles l'écrivain raconte dessiner et écrire « au jour le jour » – s'imposent donc comme l'emblème de l'œuvre de Fabio Viscogliosi.

Il faut dire que, tout pêle-mêle qu'il semble, le nouveau livre de l'écrivain ne vire pas au fouillis obscur. Avec le plus grand naturel, un sujet mène à un autre. Tout l'art de Viscogliosi réside dans cette habileté à glisser d'une chose vers une autre ; à certes prendre la tangente, mais par une passerelle qu'il découvre et sur laquelle il invite les lecteurs à le suivre. Dans ce dispositif, le geste de tourner la page a pratiquement autant d'importance que la lecture. La transition vaut le sujet. Ou, comme le notait l'écrivain dans son précédent ouvrage, *Les Cambrioleurs* (Actes Sud,

2025) : « *Le lien qui unit les choses est aussi important que les choses elles-mêmes, tout est dans la jointure, le pli, la colle, tout est question d'association, toujours.* »

Que faire d'un livre ?

Dans cet excellent roman – son second à ce jour après *Harpo* (Actes Sud, 2020) –, Fabio Viscogliosi imaginait les aventures de quatre jeunes hommes qui, au début des années 1980, dérobaient un petit objet sans en connaître la véritable valeur. La chose, bien que sa forme ne le laisse pas transparaître, se révèle être un livre. Plus précisément, un leporello, c'est-à-dire un album illustré et pliable, un petit livre accordéon faisant office de « musée d'art moderne en miniature » puisqu'il serait une œuvre collective des surréalistes. Les apprentis voleurs, se trouvant bien embêtés d'avoir embarqué un tel butin, cherchent à s'en débarrasser. Toute la question du roman n'est donc plus le casse, mais que faire d'un livre ? Littéralement.

Cette question semble fondamentale chez Fabio Viscogliosi.



Elle l'est d'autant plus que l'écrivain – par ailleurs bédéaste, dessinateur, peintre et musicien – est qualifié de « touche-à-tout » depuis ses débuts. Pourquoi choisir cette forme du livre ? La question est cruelle, car Fabio Viscogliosi ne semble pas goûter l'envie de trancher. Le voilà même qui lâche dans une de ses notes : « *La ligne de démarcation entre le dessin et les mots m'a toujours semblé douteuse.* » Un rideau de fer esthétique qui poserait une séparation artificielle là où l'on pourrait jouir d'une continuité tranquille et heureuse.

L'écrivain se délecte bien plus des points de comparaison que des distinctions. A ses yeux, un coin de campagne française « aurait pu tout aussi bien être le Vermont, la Turquie ou le Cambodge ». C'est qu'il confesse que sa pensée lui « échappe au fur et à mesure qu'elle [lui] apparaît. Chaque virgule ouvre une nouvelle brèche dans la réalité ». Pourquoi donc choisir un sujet, si ce n'est pour s'assujettir ? ■

ROCOCO NOTES, de Fabio Viscogliosi, Actes Sud, 256 p., 26 €.

EXTRAIT

« Je n'ai jamais réussi à suivre un quelconque projet, au sens où on l'entend habituellement (...). C'est pourtant un joli mot, mais avec le temps il est devenu péremptoire et indigeste, il suppose une trop grande conscience du but à atteindre et une maîtrise des moyens nécessaires, du cahier des charges. Les meilleures idées s'y affaissent, deviennent fastidieuses (...) mieux vaut s'en remettre aux aléas de l'expérience, suivre une intuition, tenter un équilibre, bifurquer, quitter à ce que l'objet projeté se transforme du tout au tout. »

ROCOCO NOTES, PAGE 221

Triple meurtre en Caroline du Sud

« Maypops », de Didier Decoin, ravive un fait divers de 1944, qui vit un Afro-Américain jugé et exécuté à tort

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Avec ses fleurs hypnotiques, la passiflore officinale est une plante ornementale des plus séduisantes. C'est pour cueillir ces *maypops*, leur nom anglais, à l'éclat irrésistible que deux gaminas s'aventurent à vélo dans la forêt d'Alcolu, un après-midi du printemps 1944. Elles n'en reviendront pas. Dans une Caroline du Sud ségrégationniste, sous l'emprise du Ku Klux Klan, la tragédie de deux fillettes blanches ne peut avoir qu'un responsable noir. Par malheur, George Stinney Jr est le dernier à avoir parlé avec les enfants. Qu'il n'ait que 14 ans, soit d'une constitution si chétive qu'il ne peut avoir tué les petites et dissimulé leurs corps, ne retient pas l'attention des policiers. Sitôt les victimes retrouvées, il est accusé

d'homicide avec préméditation, bien qu'aucune preuve matérielle ne puisse l'incriminer. Sans défense face à une machine judiciaire qui ne cherche pas plus loin, le jeune prévenu est jugé moins d'un mois plus tard par un jury exclusivement blanc et masculin. Au terme de dix minutes de délibération, il est condamné à la chaise électrique et exécuté dès le 16 juin, aucun recours, aucun appel n'ayant pu retarder l'échéance funeste. Dans son nouveau roman, *Maypops*, Didier Decoin s'empare de cette terrible histoire pour en explorer les rouages.

S'il ne s'agit pas à proprement parler d'un *cold case* – légalement l'affaire est close –, le déni de justice est tel que, soixante-dix ans après les faits, un recours en annulation de la sentence relance l'affaire. Mais comment trancher sur le fond sinon en pointant l'iniquité flagrante du procès ? Chargée d'étudier la révision du jugement, la juge Lucy McGillish (double de fiction de la juge Carmen Mullen), flanquée de son greffier Goliath, un géant noir que le sort du

petit malheureux bouleverse, revient sur les lieux du drame, où tout est à remettre à plat. « *Au fur et à mesure que le regard de la juge la détaillait, la maison Stinney, enfin ce qu'il en restait, gagnait en respectabilité ce qu'elle perdait en magie – cette singulière respectabilité qui s'attache aux choses misérables, aux animaux pestiférés, aux souprières fêlées.* »

Empathie

Vide dès l'origine, le dossier suppose une empathie qui n'était pas de mise en 1944. « *Je ne fais qu'échafauder des théories, aligner des propositions. Je n'ai eu accès à aucune source privilégiée. Je n'ai pas eu la chance de retrouver les pièces qui manquent au dossier. Je n'ai été contacté par aucun informateur tombé du ciel pour me découvrir les secrets cachés de cette horrible histoire. Mais cette affaire posant beaucoup de questions, eh bien moi je suggère beaucoup d'hypothèses.* » Derrière le propos de Goliath, c'est Didier Decoin qu'on entend. Lui encore lorsque Lucy McGillish tranche :

« *Ce procès a été une imposture. Donc j'ai prononcé l'annulation du verdict, effacé la condamnation à mort. Ça ne fera pas revenir le pauvre petit, bien sûr, mais il est désormais innocent au regard de la justice et de la société. Et les autorités, on les emmerde.* »

On savait Decoin fasciné par les faits divers. Celui qui leur a consacré un *Dictionnaire amoureux* (Plon, 2014), après deux gros plans sur les affaires Catherine Kitty Genovese – *Est-ce ainsi que les femmes meurent ?* (Grasset, 2009) – et Ruth Ellis – *La Pendue de Londres* (Grasset, 2013) –, parvient à tempérer l'atrocité du drame initial en jouant du dialogue entre les deux enquêteurs qui confère une humanité bouleversante à la quête de vérité. Profondément humain, le roman démonte la mécanique implacable qui a broyé l'enfant noir en restaurant l'innocence bafouée. ■

MAYPOPS, de Didier Decoin, Stock, 408 p., 22,50 €, numérique 16 €.



Rochette, pas qu'un roc

On ne cesse, depuis quelques années, de redécouvrir Jean-Marc Rochette, et c'est tant mieux. Il semble, du reste, que cet artiste singulier et volontiers solitaire, qui est l'auteur de la BD à succès *Le Transperceneige* (Casterman, 1984-2015), se soit lui-même retrouvé en retournant à ses montagnes de jeunesse, en Isère, dans un hameau des Ecrins qui a donné son nom – Les Etages – à la maison d'édition créée par sa compagne. Sans doute est-ce dans la veine autobiographique qu'il puise désormais sa plus belle inspiration, celle, par exemple, du roman graphique *Ailefroide* (Casterman, 2018) ou de son précédent récit, *Au cœur de l'hiver* (Les Etages, 2024), et celle encore des sept nouvelles qui composent aujourd'hui *Le Festin de pierres*, même si le texte s'aventure parfois du côté de la fiction, voire de l'anticipation. Raconter sa vie, pour l'auteur, c'est d'abord raconter la nature, avec laquelle il entretient une sorte de lien premier, extraordinairement fort : qu'il évoque la crue torrentielle qui a dévasté le village voisin de La Bérarde, en juin 2024, ou restitue l'incroyable inondation de Grenoble en 1219, Rochette ne cesse de se mesurer aux éléments. S'il lui arrive aussi d'affronter les paysages intérieurs de ses souvenirs familiaux, il demeure toujours attentif au minéral, au végétal, et aux animaux qui font partie, pour le meilleur, de son monde d'artiste – lui, l'auteur d'un *Bestiaire des Alpes* (Les Etages, 2021), qui nous donne ici des nouvelles de la petite renarde rencontrée naguère « au cœur de l'hiver ». On s'en émeut, et on s'en réjouit. ■

FABRICE GABRIEL

► *Le Festin de pierres*, de Jean-Marc Rochette, Les Etages, 208 p., 20 €.



Avec les saigneurs

Une pluie de mots tombe à verse sur le premier récit poétique de Thi Colas, *Arbre pleure*. Une pluie tantôt acide tantôt douce. Par fragments, elle donne à voir ce que fut la colonisation en Indochine française, éclaire « la scène terreuse du crime ». Se font entendre les voix des « colons x, y, z », là pour faire régner « l'ordre magnifique de notre empire colonial ». Leurs phrases sont terribles, parsemées de chiffres (comptage obsessionnel des sous et des hommes), cousues de formules toutes faites censées dissimuler un réel ultraviolet.

Mais l'« esprit-araignée » n'est jamais loin. Porté la nuit par les chiens sauvages, il s'insinue dans les rêves malades des « rois-blancs ». Il se glisse dans les grandes maisons posées sur les plantations d'hévéa, dont la sève épaisse et laiteuse sert à fabriquer le caoutchouc. Avec lui viennent mille autres murmures que le texte fait vibrer : ceux des arbres à l'écorce déchirée, ceux des graines qui polissent leur courroux dans le lit de la terre. A eux s'associent la voix des travailleurs (« nous saigneurs/sommes chronomètres de chair et d'os ») et des domestiques indigènes. Ils s'expriment avec des mots que les colons jugent « mal habillés ». Loiseau, lui, n'a pas l'« oreille défaillante », il entend parfaitement la musique de cette langue dont les syllabes « nai[ssent] avec une couleur ». Une musique au rythme rapide et tournoyant qui se propage dans le lumineux poème de Thi Colas. ■ LANWENI HUON
► *Arbre pleure*, de Thi Colas, Wildproject, « Littératures », 96 p., 16 €.